

S'il faut en croire les traditions laissées et rapportées par les premiers historiens de la Nouvelle France, la Gaspésie aurait été connue dès le onzième siècle. Alors les habitants du Groënland et de l'Islande, dans leurs expéditions sur les côtes méridionales de notre continent et dans notre Golfe, auraient pénétré jusqu'à Gaspé. Suivant le professeur danois Rafin, Gaspé était même, aux onzième, douzième et treizième siècles un poste de pêche fréquenté et entretenu par les hommes du nord.

Mais laissons de côté les traditions légendaires et voyons en à l'histoire.

La première partie de la province de Québec, c'est l'immortel Cartier aborda avec ses vaisseaux fut le district de Gaspé. La première croix arborée sur cette terre du Canada que le brave capitaine Malouin venait de découvrir, fut plantée sur un monticule qui domine l'entrée du Bassin de Gaspé. En même temps que les armes du Roi de France, la religion s'introduisait au milieu des peuplades barbares qui habitaient les forêts de la Gaspésie, et du pied de ce gage de notre rédemption que tant d'hommes illustres devaient plus tard faire grandir en l'arroasant de leurs sueurs et en le fécondant de leur sang, Cartier, le premier de nos prédicateurs catholiques, montrait le ciel aux sauvages qui l'entouraient, et cherchait à leur faire comprendre que de cette croix tous les hommes devaient attendre le salut.

Pendant plus de deux siècles après sa découverte par Cartier, cependant, les progrès du district de Gaspé ont été nuls, si l'on en juge par le faible accroissement de sa population. Pourtant la fertilité de son sol, la grande richesse des eaux qui le bordent, lui assignaient une place préminente dans les rangs de la civilisation et du progrès; les nombreux avantages qu'offrait l'exploitation de ses ressources auraient dû y attirer plus tôt une population fixe. Comment donc expliquer l'abandon où on l'a laissé pendant deux cents ans?

Voici ce que nous dit le Dr N. Lavoie, ex-commandant du bateau à vapeur le "Lady Head," dans son rapport au ministre de la marine et des pêcheries du Canada, en 1870 :

"Les côtes de Gaspé sont un nombre des premières parties de notre pays visitées par ceux qui ont découvert le Canada, et la richesse de leurs eaux n'ont pas manqué d'attirer leur attention immédiate. De hardis pêcheurs de la Bretagne et de la Normandie ouvrirent des établissements de pêche spécialement à Paspébiac, à Percé et à Mont-Louis. Si l'on s'en rapporte à l'histoire primitive de la côte de Gaspé, il ne paraît pas que ces gens aient fait sur nos rivages un séjour permanent.

"Ils arrivaient de bonne heure au printemps et s'en retournaient en France à l'automne, comme font encore de nos jours, les pêcheurs français sur les Côtes de Terre-Neuve. Quelquefois on laissait un gardien pour prendre soin de l'établissement pendant l'hiver. On comprend dès lors la lenteur des progrès de la colonisation pendant toute la durée de la domination française. En outre, les incursions nombreuses et fréquentes que l'Angleterre faisait dans le Golfe et dans la Baie des Chaleurs plusieurs forts dans lesquels ils pouvaient s'enfermer en cas de danger."

"Après la conquête il s'écoula un long temps avant que de nouveaux établissements surgissent, et ce ne fut que quand la paix eut été définitivement proclamée, après la guerre de 1755, que quelques familles canadiennes, anglaises, irlandaises, écossaises s'établirent sur différentes parties de la côte pour cultiver la terre et faire la pêche. Les cultivateurs étaient moins nombreux que les pêcheurs, c'est ce qui explique pourquoi l'agriculture a fait si peu de progrès. S'il en eût été autrement, nous verrions aujourd'hui une population vivante à Paise, au lieu de l'état de dépendance dans lequel elle se trouve. La passion de la pêche a paralysé toutes choses et a tenu le pêcheur de Gaspé dans une espèce d'apathie d'où il commence à peine à sortir."

L'auteur des lignes qui précèdent aurait pu ajouter que même de 1755 jusqu'à 1860, après que les quelques familles dont il parle se furent établies à Gaspé, les produits de la culture pendant cette période ont été comparativement nuls et la colonisation ne paraît pas avoir fait plus de progrès que de 1534 à 1755.

La pêche était surabondante. Cette industrie seule était plus que suffisante pour permettre aux Gaspésiens de vivre à Paise. Dans ces conditions la culture des terres était considérée comme inutile et superflue.

Pourquoi cultiver, pourquoi travailler à la terre, lorsque avec le seul produit de la pêche, non seulement on vivait à

Paise, on payait les comptes chez le marchand, mais encore on pouvait mettre de l'argent au coffre? Alors chaque pêcheur livrait au négociant autant de poisson que celui-ci voulait en acheter. N'avait-il besoin de faire autre chose que de jeter ses filets?

"C'était là le bon vieux temps, me disait dernièrement un vieillard qui va bientôt entendre sonner la dernière heure de la centième année d'une existence bien remplie. "C'est incroyablement, me disait-il, la quantité de poisson qui se prenait de mon temps. Il n'y avait qu'à jeter les lignes pour les retirer chargées. Et nous n'étions pas obligés comme aujourd'hui d'aller 20 à 30 milles au large; nous pêchions tout près de terre. Pas de misères, pas de dangers à courir et du poisson en abondance. Ah! il y a trop de monde maintenant, ce beau temps ne reviendra plus. L'automne, tous nos comptes réglés, nous allions chez le marchand chercher notre revenu. Souvent à la fin de la saison nous avions des sacs à plomb pleins de piastres françaises; avec cela nous achetions du rhum, farine, lard, etc., et l'hiver se passait gaiement en folles, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, jusqu'à ce que tout fut épuisé. Alors nous n'avions qu'à aller chez Messieurs Robin, ses magasins étaient toujours ouverts."

Et c'est ainsi que les choses se sont passées à Gaspé pendant plus d'un siècle. L'on pêchait pendant quatre mois de l'année et le reste du temps était consacré aux amusements et à la gaîté.

En 1822 il n'y avait pas même de chemin dans cette partie de la province. Les seuls moyens de communication entre les postes de pêche étaient la raquette à travers la forêt pendant l'hiver et le bateau de pêche, le long du rivage, pendant la belle saison. Il y a quelques années, à peine, nous étions forcés, pour nous rendre à Québec, après la clôture de la navigation, de passer des journées entières assis sur un traîneau péniblement tiré par quatre chiens; heureux encore, lorsque la fortune nous favorisait d'un logement pour la nuit et que nous n'étions pas obligés de la passer sur le bord du sentier, dans un trou creusé dans la neige, et abrité par quelques misérables branches de sapin. Qui, ayant été une fois forcé de passer à travers l'ancien chemin Kempt, n'en conservera pas toute sa vie le souvenir?

Ce n'est donc à proprement parler que depuis environ trente ans que la Gaspésie a commencé à être colonisée; ce n'est que lorsque la motue s'est un peu éloignée du rivage, lorsque les maisons de commerce ont senti le besoin de diminuer les avances et le crédit, que les habitants se sont vus forcés de défricher et d'ensemencer leurs terres.

Et depuis ce temps, quelle n'a pas été la rapidité des progrès de l'agriculture et de la colonisation, etc., dans notre district? Un chemin de première classe est ouvert sur tout le parcours de Cap Chatte à Ristigouche, de nombreuses routes de colonisation facilitent le défrichement des terres de l'intérieur, une ligne télégraphique nous permet de communiquer en toutes saisons avec les grands centres, tous les jours le cornet du postillon nous annonce l'arrivée des mailles de Sa Majesté, de jolis villages s'élèvent aujourd'hui là où il y a vingt ans, il y a dix ans même, était la forêt vierge, et les bateaux à vapeurs et les locomotives du chemin de fer Intercolonial ont avantageusement remplacé les chiens hargneux qui autrefois étaient notre seule ressource.

Les trois quarts d'une population de 45,000 âmes ont compris que leur avenir était dans la colonisation et l'agriculture; ils se sont courageusement mis à l'œuvre et ont été bien récompensés de leur travail: menant de front la culture et la pêche, mais donnant la préférence à la première, ils vivent heureux, honorablement, et à l'abri du besoin.—L. Z. J.

M. Thomas Chapais, avocat, rédacteur-en-chef du "Courrier du Canada."—Nous nous faisons plaisir de saluer l'entrée de M. Thomas Chapais comme rédacteur-en-chef du "Courrier du Canada." Son grand talent et ses hautes connaissances le destinaient d'avance à cette importante et belle mission: c'était dans ses goûts, et il s'y est préparé par de fortes études.

Nous nous rappelons qu'en 1875, à l'occasion de la fête du supérieur du Collège de Ste Anne, M. Chapais, alors élève de cette institution, avait été choisi pour remplir le rôle de "Thomas Morus" à la représentation d'un drame en trois actes, intitulé "Thomas Morus." Le lendemain, comme c'est l'habitude,